

La bataille de Grandson

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel**

Band (Jahr): **6 (1861-1864)**

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-87986>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA BATAILLE DE GRANDSON.

(Voir Bulletin, p. 296.)

A deux lieues environ de la ville d'Yverdon, dans la direction N.-E., s'est passé un fait des plus importants pour l'histoire de la Suisse romande. Les suites de la bataille de Grandson ont décidé du sort du canton de Vaud, et si, comme on nous y conviait il y a quelques années, nous ne sommes pas disposés à élever un monument sur l'emplacement où nos ancêtres vaudois subirent une grave défaite, nous n'en sommes pas moins reconnaissants envers Dieu, qui de cette catastrophe momentanée a fait sortir pour notre canton le bien du mal.

Les vraies causes de la guerre entre les Suisses et le duc de Bourgogne, ont été si bien développées par feu M. de Gingins La Sarraz dans ses « *Lettres sur les guerres de Bourgogne*, » qu'il serait oiseux d'y revenir, et j'arrive de suite au fait d'armes dont je me propose de vous raconter les détails.

Et d'abord, messieurs, à tout seigneur tout honneur : dans le récit que je vais vous faire, je suis presque pas à pas M. DuBois de Montpéroux, qui publia il y a quelques années une description de la dite bataille, en réunissant les récits des neuf auteurs suisses qui ont traité ce sujet. Si après une autorité aussi considérable, je me permets de faire encore le récit de la bataille de Grandson, c'est que d'abord la brochure de M. DuBois de Montpéroux est restée très peu connue et que, si je ne me trompe, ayant été tirée à un petit nombre d'exemplaires, on ne peut plus

se la procurer. Je ne fais donc ici que reproduire l'œuvre de M. DuBois, en y corrigeant quelques points qui, depuis sa publication, se sont éclaircis, et en en rectifiant quelques autres que l'auteur, non militaire, ne pouvait apprécier aussi bien qu'un homme du métier. M. DuBois termine sa brochure par un excellent résumé que je suivrai presque en tous points.

Les documents qui ont servi à ce travail, sont :

- 1° La chronique d'un anonyme probablement neuchâtelois.
- 2° Celle de David Bailod. ♦
- 3° Les Mémoires de Commines.
- 4° La chronique d'Etterlin.
- 5° L'Histoire de la Suisse de Jean de Müller.
- 6° La chronique d'Hugues de Pierre, chanoine de Neuchâtel,
- 7° Celle de Diebold Schilling.
- 8° La chanson de Grandson, du même auteur.
- 9° La chronique de Wurstisen.
- 10° Les dépêches des ambassadeurs milanais auprès du duc de Bourgogne, par M. de Gingins La Sarraz.

Le château de Grandson se rendit le 28 février 1476. L'armée du duc commençait à manquer de vivres, de plus, il était nécessaire de s'emparer de Neuchâtel, afin de dégager le passage important des Verrières que les Suisses tenaient occupé. Il fallait donc marcher en avant, et pour cela deux chemins se présentaient. Le premier par Onnens, Corcelles, Concise, le bois de Seyte et Vaumarcus. Le second, en suivant dès Onnens l'ancienne voie romaine dite « via d'Etra, » qui passe au-dessus de Concise, par Vernéaz, Frésens, Montalchez, etc. Ces deux routes aboutissent toutes deux au plateau de Bevaix; mais comme la première ne présente jusqu'à ce village qu'un long défilé entre le lac, le bois, et des escarpements trop rapides pour permettre d'y employer de la cavalerie, il était

préférable de s'assurer du défilé de Vaumarcus, afin d'empêcher les Suisses de passer par là, et de porter le reste de l'armée par la via d'Etra sur un terrain plus favorable, quoique toujours bien difficile. Le duc, mal servi par ses espions, croyait que les Suisses n'étaient pas encore arrivés à Neuchâtel, ce qui était faux, il croyait dans tous les cas pouvoir arriver avant eux sur les bords de l'Areuse.

Le 29 février, dans l'après-midi, le duc se porte de sa personne à Vaumarcus; le seigneur du dit lieu se rend, le duc licencie les 70 hommes de garnison qui s'y trouvaient, lesquels vont immédiatement à Boudry, d'où ils font savoir à Neuchâtel ce qui vient de se passer. Le duc fait occuper Vaumarcus par cinq cents archers de sa garde sous le commandement de Georges de Rosimboz; ce dernier occupe le château et poste un détachement au défilé du pont Porret au-dessus de Vaumarcus, à 1200 pas en avant de Vernéaz, sur la via d'Etra, là où cette route contourne le commencement de la combe de Ruaux, maintenant dite du Pont Porret. Le même jour, les chefs suisses tiennent un conseil à Neuchâtel; on y décide de marcher sur Grandson, de s'efforcer d'attirer le duc hors de son camp retranché derrière l'Arnon, tout en se tenant sur les hauteurs, afin de neutraliser ainsi la supériorité du duc en artillerie comme en cavalerie. Mais pendant la nuit arrive la nouvelle de la reddition de Vaumarcus, ensuite de quoi les Suisses quittent Neuchâtel le 1^{er} mars, pour aller se loger à Serrières, Auvèrner, Corcelles, Cormondrèche, Colombier, Cortaillod, Boudry. Pontareuse et Bevaix étaient déjà occupés par les hommes de Cerlier, de la Bonneville, et par tous les hommes encore disponibles du comté de Neuchâtel et de la seigneurie de Valangin.

Pendant la même journée du 1^{er} mars, un conseil fut tenu par les Suisses, où l'on décida de faire une fausse attaque sur le château de Vaumarcus, dans l'espoir que le duc sortirait de son camp pour soutenir ce poste. S'il

donnait dans ce piège on devait le tourner par la via d'Etra. Cependant, le duc, de retour de Vaumarcus, se décide à lever son camp et à marcher en avant le lendemain 2 mars; il prend ses dispositions en conséquence.

Le samedi, 2 mars, jour des Brandons, au lever du soleil, les Suisses arrivent dans la plaine entre Bevaix et Boudry; 1181 hommes de Schwytz et de Thun, sous Rodolphe Reding, sont envoyés par la via d'Etra qui s'élève au-dessus de Gorgier, côtoie le bois du Devin et se dirige sur Frésens, laissant Montalchez sur la droite. Le reste de l'armée suisse marche en deux colonnes: l'une comprenant les contingents de Lucerne, Zurich, Baden, des Bailliages libres, de la Thurgovie, d'Uri, d'Unterwalden, de Glaris, du Siebenthal, de Morat, environ 12,000, sous l'avoyer Hassfürter de Lucerne et le maître-bourgeois Göldlin de Zürich, marche sur la route le long du lac. La seconde colonne comprenant les contingents de Berne et de Fribourg, la bannière de Neuchâtel, celle du Landeron et les hommes royés de Valangin, suit le plateau au-dessus de Gorgier, de St-Aubin et de Sauges; elle est forte d'environ 8000 hommes et commandée par Nicolas de Scharnachthal, avoyer de Berne.

Pendant le même temps, le duc Charles fait prendre les armes à son armée, et ne croyant point rencontrer les Suisses, il la dispose en ordre de marche. En premier lieu des archers, puis de la cavalerie (compagnies d'ordonnance), l'artillerie, les gens de pied; enfin, pour clore la marche, des compagnies d'ordonnance italiennes pour la plupart. Il fait dresser une tente sur la colline au N.-O. d'Onnens, la via d'Etra passant immédiatement au pied de la dite colline; il pouvait de ce point élevé, compter son armée homme par homme. Les détachements qui passaient à ses pieds, commençaient dès ce point à gravir le flanc du Mont Aubert, toujours en suivant la via d'Etra. L'avant-garde bourguignone arrive à Vernéaz, et vers le

même temps, l'avant-garde suisse débouche vers Frésens et s'arrête sur le crêt du Tombet, qui domine le plateau de Vernéaz de 90 à 100 pieds.— Ici, il est à propos de rectifier une erreur de M. DuBois de Montpéroux. A 500 pas S. de la via d'Etra et à 600 pas S. du pont Porret, se trouve une redoute en terre que la tradition désigne sous le nom de *Redoute des Bourguignons*. M. DuBois croit que Georges de Rosimboz la fit construire pour aider à la défense du pont Porret, mais cette opinion n'est pas soutenable, parce que l'emplacement de la dite redoute est dominé en plein par le crêt du Tombet situé à près de cent pieds plus haut, même la via d'Etra domine la redoute de 70 à 80 pieds; de plus, si Rosimboz avait voulu fortifier le défilé, une colline située à 150 pas en arrière du pont Porret et le dominant de même que le Tombet, lui aurait fourni un excellent emplacement pour cela; rien, du reste, ne prouve qu'il eût avec lui du canon; enfin 500 hommes n'étaient pas de trop pour garder le passage de Vaumarcus, fermé dans ce temps par deux murailles parallèles qui, descendant du château, s'étendaient jusqu'au lac, l'espace de 400 pas environ. Du reste, tout prouve que le duc ne comptait point s'arrêter derrière la combe du Ruaux, mais qu'il voulait s'avancer jusqu'à l'Areuse. Une redoute ne se construit pas pour un seul jour, et cela surtout lorsqu'on marche en avant; on peut même affirmer que Rosimboz n'a eu ni le temps, ni les hommes nécessaires pour de semblables travaux; les archers de la garde du duc de Bourgogne, tous gentilshommes, ne maniaient guère la pelle et la pioche, et quant aux habitants des villages environnants, amis des Suisses, ils se seront enfuis ou cachés dans les bois, et n'auraient guère fourni de bras pour la construction dont il s'agit.

Mais reprenons le récit interrompu par cet incident. L'avant-garde suisse arrivant par la via d'Etra sur le Tombet, aperçut l'avant-garde bourguignonne qui s'avancait

par Vernéaz. Se sentant trop faible pour lui résister, elle demanda du secours au corps de Scharnachthal qui était arrivé le premier devant Vaumarcus. L'avant-garde réunie à cette colonne, formait un corps de 9000 hommes environ. Les Suisses passent alors le défilé sans obstacle, attaquent les Bourguignons dans les champs sous Vernéaz, les rejettent dans le bois de la Lance, et les poursuivent sans désespérer par la Prise Gaulaz, le long de la via d'Etra, jusqu'au-dessus du champ où l'on voit encore quatre menhirs druidiques à 800 pas N.-E. du village de Corcelles. Le brouillard avait jusqu'alors couvert la plaine, il se leva en ce moment, et les Suisses aperçurent toute l'armée bourguignone en pleine marche contre eux. Ils s'arrêtent, se forment en carré long, les bannières au milieu, entourées des hommes portant les hallebardes et les longues épées à deux mains; les lances formant les premiers rangs, et les arquebusiers et gens de traits dans les intervalles des files.

Le duc voyant son avant-garde attaquée et repoussée en partie, avait fait arrêter la marche; il posta son artillerie à sa droite sur le plateau qui domine Corcelles, de sorte qu'elle put battre le point où la via d'Etra débouche dans la vallée. Il disposa son infanterie en masses profondes derrière l'artillerie et dans la vallée; la gauche fut formée par les gendarmes de Bourgogne, 6000 chevaux sous Louis de Châlons, sire de Châteauguyon, seigneur de Grandson. Il avait l'ordre de remonter les pentes du Mont Aubert jusqu'à la lisière des bois, puis faisant alors une double conversion à droite, de tomber sur le flanc droit des Suisses. Ces derniers ne pouvaient apercevoir cette manœuvre, parce qu'un renflement de terrain qui prend depuis la vallée jusqu'à la forêt, et que l'on aperçoit distinctement depuis la colline sur laquelle se tenait le duc, cachait le mouvement.

Les Suisses, suivant leur usage avant le combat, se jet-

tent à genoux pour implorer le secours de Dieu. Le duc croit qu'ils demandent grâce et ordonne le feu à son artillerie qui, pointée trop haut, ne fait que peu de mal. Charles saisissant alors le grand étendard de Bourgogne, couche sa lance en arrêt, et conduit lui-même son infanterie à l'attaque en forme de coin. Dans le même temps, Louis de Châteauguyon repousse un détachement que les Suisses avaient envoyé le long du bois pour tourner les Bourguignons, et se précipite des hauteurs qu'il a gravies sur la phalange des Suisses. Mais il ne réussit pas plus à l'entamer que l'infanterie du duc. Les Suisses ouvraient d'abord leurs rangs, les quelques coulevrines amenées par les Bernois, les arquebusiers et gens de traits accablaient l'ennemi de leurs projectiles, puis à son approche se réfugiaient dans le carré long. L'ennemi ébranlé par ce feu, était reçu à grands coups de piques que lançaient le 4^{me} et 5^{me} rang; car le premier avait un genou en terre, le second se baissait en avant, et le troisième un peu moins, ce qui présentait tout-à-fait la figure d'un hérisson. Mais malgré la fermeté de l'avant-garde suisse, elle aurait été écrasée, si l'arrivée du gros ne l'avait tirée d'affaire. Le corps principal des Suisses s'était arrêté à Vaumarcus, ne s'attendant à rien autre sinon qu'à emporter de vive force ce passage. Sur ces entrefaites, il reçoit l'avis de la position critique de l'avant-garde, et laissant un détachement pour observer Vaumarcus, il précipite sa marche, en suivant la route le long du lac. Il est fort d'à peu près 11 à 12,000 hommes. En sortant du bois de Seyte, il aperçoit le combat, les trompes connues sous le nom de Taureau d'Uri et de Vache d'Unterwald, se mettent à sonner pour annoncer le secours qui s'approche. Les Bourguignons sont étonnés de ces sons, qui répétés par l'écho des bois n'en paraissent que plus terribles à leurs oreilles. Le duc demande à son prisonnier Brandolf de Stein qui sont ces gens-là, et sur la réponse que ce

sont les anciens Suisses des montagnes, il s'écrie : « Que sera-ce de nous, si ce petit nombre nous a déjà fatigués. » Il était alors vers midi.

Resserré dans un espace qui ne lui permet pas de profiter de sa supériorité en artillerie et cavalerie, le duc ordonne un mouvement en arrière, afin probablement de se reformer en avant d'Onnens, à moins qu'il n'eût peut-être l'idée plus sage de prendre position derrière l'Arnon. — Mais les troupes qui suivaient, et qui n'avaient point encore combattu, s'épouvantent de ce mouvement qu'elles prennent pour une fuite, elles se rejettent en arrière, le cri de « sauve qui peut » se fait entendre, et la déroute commence.

Pendant ce temps, le gros de l'armée suisse traverse le village de Concise, emporte la batterie placée près de Corcelles et pousse vigoureusement en avant, le désordre s'augmente du côté des Bourguignons, qui sont rejetés en partie sur l'Arnon, en partie dans la petite plaine sous Bonvillars et Champagne. L'Arnon, dans cette saison (mars), est assez profond et ses bords sont escarpés ; la confusion dut donc être grande près du pont de la dite rivière, c'est là cependant que le dernier essai de résistance eut lieu, et que périt entr'autres Louis de Château-guyon. Le duc qui, probablement voyant la déroute commencer, avait passé l'Arnon de sa personne, essaya vainement, même l'épée au poing, de rallier ses troupes ; la terreur s'était emparée de son armée, de telle sorte, que cette position si forte naturellement, et renforcée par des travaux que le duc avait fait exécuter en établissant son camp, ne parut leur présenter aucune sécurité. Les Bourguignons traversèrent leur camp sans s'y arrêter et entraînent avec eux le duc Charles. Une autre partie de l'armée s'était enfuie le long du Jura, suivant l'ancienne route de Champagne, Fontaines, Novalles, la Motte et Baulme, de là elle put gagner Jougne en passant le col

de la Jougneaz, ou bien par l'Abergement, Lignerolles et Ballaigue, en suivant le pied du Mont Suchet. Le duc s'enfuit par les Tuilières près Montagny, Mathod, Valleyres sur Rances, l'Abergement, Lignerolles, etc., et s'arrêta à Noseroy, où il commença à rassembler les débris de son armée. Le chiffre relativement minime de ses pertes s'explique par le fait que les Suisses étant dépourvus de cavalerie, la leur n'ayant rejoint que le lendemain, ne purent poursuivre l'ennemi bien loin, fatigués qu'ils étaient du combat, et puis il faut le dire, avides de prendre part au magnifique butin que contenait le camp des Bourguignons.

L'emplacement précis de ce camp est impossible à établir, vu que le seul point maintenu par la tradition, est une colline située sur le plateau qui domine les Tuilières de Grandson, elle porte le nom de « *Sur le duc de Bourgogne* » ; sur sa pente méridionale se trouvent sept petits blocs erratiques qui portent le nom de « *Pierres du Mauconseil*. » Quant aux pyramides situées derrière Corcelles, dans un champ où l'on trouva, il y a trente ans, un boulet en fer, et, il y a vingt-cinq ans, nombre de fers de chevaux, aucun auteur du temps ne mentionne leur érection par les Suisses victorieux, qui, du reste, ne s'arrêtèrent point là, mais bien à Grandson même ; ce n'est que beaucoup plus tard qu'on leur attribua cette destination. Les anciens Suisses bâtissaient des chapelles sur les champs de bataille où ils avaient remporté la victoire.

Une autre tradition attribue aux Bourguignons la construction d'une redoute placée sur un mamelon de la rive droite du torrent de la Diaz, à 300 pas S. - E. de la Chartreuse de la Lance ; mais cette tradition est complètement erronée. D'abord, le duc de Bourgogne, comme l'indiquent toutes les sources connues, voulait se porter en avant, et non point attendre les Suisses derrière les défilés de la Lance ; de plus, occupant Vaumar-

cus, il était parfaitement inutile de faire un ouvrage à une demi-lieue en arrière de ce point; enfin, la dite redoute, comme du reste celle dont nous avons parlé plus haut en mentionnant l'occupation de Vaumarcus, ne défendait rien, parce que, comme la première, elle est située fort au-dessous de la route qui s'écartait peu du tracé actuel, et qui, passant par le bois de Seyte, débouchait dans la plaine de Concise à 1000 pas à peu près de la soi-disant redoute. On peut encore ajouter que de même aussi que la redoute de Vaumarcus, le parapet des dits ouvrages au lieu de regarder du côté d'où l'on attendait les Suisses, était tourné contre le camp bourguignon et ouvert du côté des Suisses.

Jusqu'à présent l'opinion populaire plaçait le premier combat dans la plaine entre Concise et le pied de la montagne, mais cette plaine n'offre pas l'espace nécessaire pour y ranger les masses dont parlent nos sources, et à plus forte raison pour leur permettre de se mouvoir. Quant à la petite plaine en avant de la Lance et devant la redoute, les 6000 gendarmes de Châteauguyon auraient dû, pour y manœuvrer, se former sur 70 chevaux de front et 85 de profondeur, ce qui leur aurait rendu tout mouvement impossible.

Le duc Charles n'était pas assez malhabile pour prendre une position avec une seule ligne de retraite, et cela à travers un village; de plus, l'ambassadeur milanais Panigarola, qui, dans cette journée, fut toujours à côté du duc, dit expressément que ce dernier avait fait dresser un pavillon sur une colline d'où il voyait son armée passer et s'engager dans le défilé au-dessus de Concise; or, cette description qui s'applique très-bien à la colline près d'Onnens, ne convient pas à la colline entre Concise et la Lance. De la première, le duc voyait ses troupes passer à ses pieds, puis suivant la via d'Etra entrer dans les bois vers la prise à Gaulaz, c'est-à-dire l'espace d'une demi-

lieue. De la seconde, il n'aurait vu défilér ces troupes que pendant dix minutes au plus, la route s'élevant rapidement au-dessus du monticule où il se serait placé. Quant à la distance de deux lieues du camp que le susdit Panigarola indique comme celle du monticule en question, elle est parfaitement juste en lieues de France, mesurée depuis l'emplacement de la tente du duc. Mais ce qui réduit à néant la tradition de l'engagement près Concise, c'est le récit précédent, qui, se tenant collé aux sources, montre, ce me semble, évidemment que la bataille a commencé à Vernéaz, s'est prolongée vers Corcelles, et a fini au moulin de l'Arnon, maintenant la Poissine.

